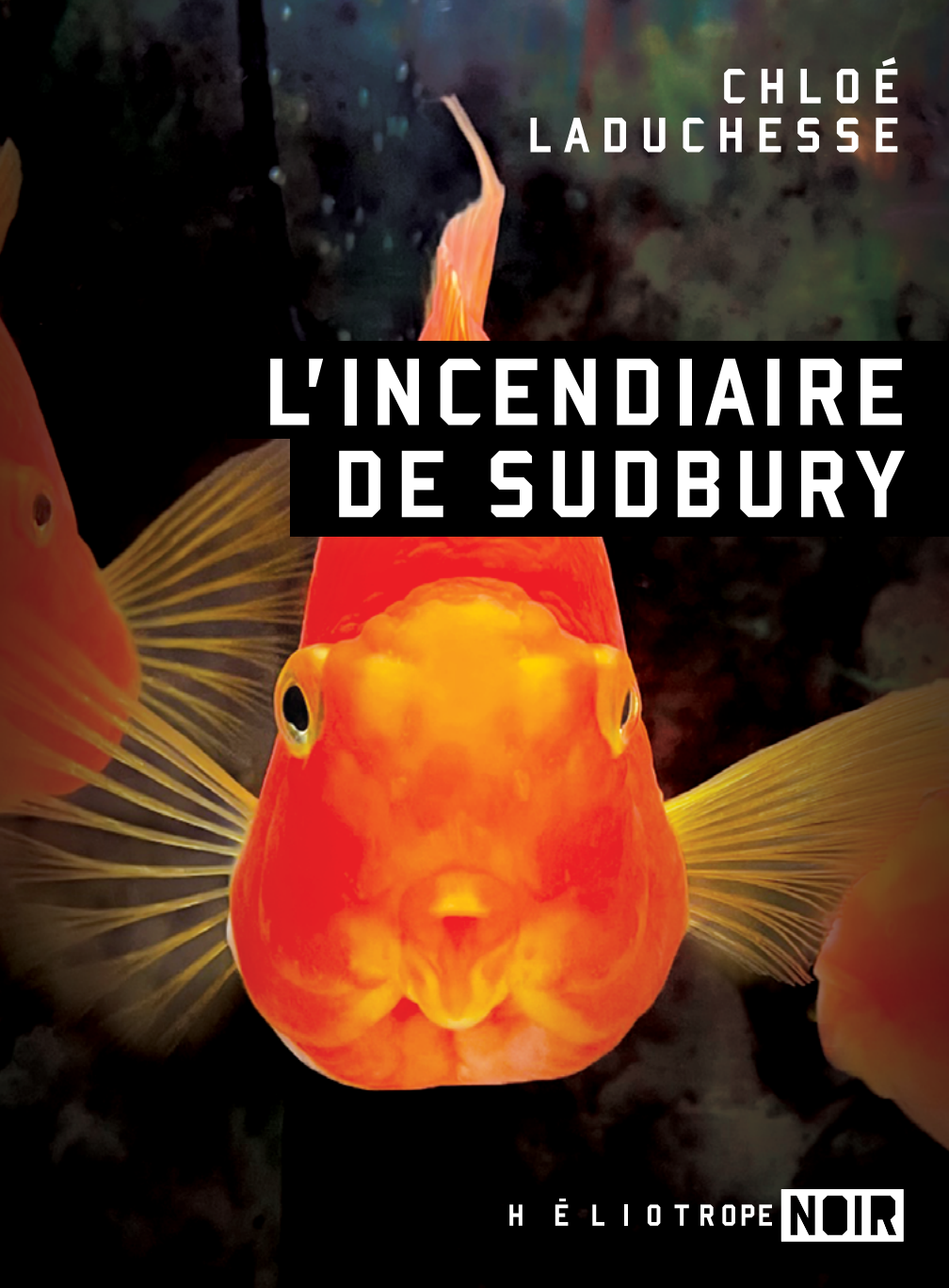




CHLOÉ
LADUCHESSE

L'INCENDIAIRE DE SUDBURY

H É L I O T R O P E **NOIR**

L'INCENDIAIRE DE SUDBURY

DE LA MÊME AUTRICE

Exosquelette, Mémoire d'encrier, 2021.

Furies, Mémoire d'encrier, 2017.

Chloé LaDuchesse

L'INCENDIAIRE DE SUDBURY

HÉLIOTROPE
NOIR

Maquette de couverture et photo: Antoine Fortin
Maquette intérieure et mise en pages: Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Titre: L'incendiaire de Sudbury / Chloé LaDuchesse.

Noms: LaDuchesse, Chloé, autrice.

Collections: Noir (Héliotrope (Firme))

Description: Mention de collection: Noir

Identifiants: Canadiana 20220001758 | ISBN 9782898220807

Classification: LCC PS8623.A3563 I53 2022 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Héliotrope, 2022

Héliotrope reconnaît l'appui financier du gouvernement du Canada. | **Canada**
Héliotrope remercie le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC) de leur soutien.
Héliotrope bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du
gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

IMPRIMÉ AU CANADA

La vieille Lotta n'avait mis que quelques secondes pour disparaître parmi les anonymes du terminus d'autobus. La foule se mouvait comme la mer, des nuées de travailleurs alanguis ou d'étudiants coincés en ville pour l'été déboulant des véhicules, contournant mendiants, chiens errants et catatoniques enracinés comme les vagues les rochers, puis montant dans le prochain autobus vers Garson ou Lively ou Coniston ou l'université. J'avais mal à une molaire fraîchement réparée et, en poche, une facture de trois cents dollars, n'avais pas envie de faire la conversation. À la vue de Lotta, j'avais détourné la tête, attendu un instant ; quand j'avais regardé dans sa direction à nouveau, elle avait disparu. Petite magicienne, va. Sur le banc qu'elle venait de quitter se trouvait un carnet que je fourrai dans mon sac à dos avant de m'engouffrer dans le 24 qui, une fois n'est pas coutume, était à l'heure.

L'autobus me déposa devant le Confectionary, le dépanneur au-dessus duquel j'habitais ; j'entrai. Charles m'accueillit avec un « The usual ? » auquel je répondis par un hochement de tête ; j'ajoutai au paquet de Du Maurier

et au carton d'allumettes qu'il avait déposés sur le comptoir un petit sac de Doritos et un paquet de Skittles, me rappelai ma dent fraîchement réparée ; tant pis, pensai-je. Je payai. Avant de sortir, je m'enfonçai plus avant dans le dépanneur à la recherche de Dog, un chat obèse qui dormait comme à son habitude sur une étagère basse dans la rangée des cannages. Charles m'interdisait de le nourrir, il interdisait à tous les clients de donner à manger à l'animal, qui continuait pourtant d'enfler. Je grattai Dog brièvement derrière les oreilles, il émit son habituel grognement de protestation, sa seule arme – avec son poids légendaire – contre les souris dont il était responsable.

Une fois dehors, j'allumai une cigarette et restai là sous le chaud soleil de juin, savourant les premières bouffées, puis je m'engageai dans l'escalier menant à mon appartement, la cigarette bien cachée au creux de ma main.

J'avais à peine entrouvert la porte du logement que mon colocataire apparut sur le seuil de sa chambre.

— Fume pas en dedans, Em !

— Oui oui, deux secondes.

— Je suis sérieux, la prochaine fois tu la finis avant de monter.

Je me déchaussai, jetai mon sac à côté du sofa et m'approchai de la fenêtre que Paul venait d'ouvrir à mon intention, juste à temps pour taper la cendre dans le cendrier qui se trouvait déjà sur le châssis, prêt à tomber à la moindre bourrasque.

— Une autre dure journée à l'usine? demanda Paul comme tous les jours, ce qui le fit rire.

Sans attendre ma réponse, il retourna dans sa chambre, en fermant délicatement la porte.

Je terminai ma cigarette accoudée à la fenêtre, m'affalai sur le divan, un truc informe entre le gris et le vert, et branchai mon ordinateur à la télé, qui reprit la deuxième saison de *Love* là où je l'avais laissée. Mickey, en bonne toxicomane réhabilitée, se débarrassait de toute la drogue que recelait son appartement – mari, cocaïne, ecstasy, opioïdes d'ordonnance – sous l'œil de Gus, son amoureux binoclard et rigide; c'était d'ailleurs sur le contraste entre les mœurs libérées de Mickey et les innombrables platitudes de Gus que reposait l'intrigue: eux, ensemble, vraiment? Gus, étonné qu'elle ait amassé une telle pharmacopée, s'inquiétait d'une rechute et Mickey, bonne joueuse, jetait sagement dans une petite poubelle de chambre fleurie les multiples flacons, sachets, pipes, jusqu'à ce que sa collecte l'amène du côté du congélateur, où se trouvaient les champignons magiques. « I've had one of the best days of my life tripping on these bad boys at Legoland », disait Mickey en levant les sourcils, et Gus répondait « One of my best days was at Legoland and I wasn't even high ». La soirée du couple californien était sur le point de basculer alors que la mienne ne promettait rien du tout; j'enviai la prévoyance de Mickey tout en me rongant précautionneusement les ongles, ma dépendance à moi.

La sonnerie de mon téléphone retentit. Je me jetai sur mon sac, en vidai le contenu sur le plancher. L'appareil sonnait mais restait introuvable, les petites poches furent délestées de leur quincaillerie, rien. Quand je mis enfin la main sur le téléphone coincé dans la doublure, j'avais manqué l'appel. Une notification s'afficha : il s'agissait encore une fois d'un numéro masqué. Depuis quelques mois, je recevais beaucoup de ces appels sans interlocuteur ; il m'arrivait de décrocher à temps, et alors de l'autre bout du fil me parvenaient des bruits indistincts, comme si on tentait de communiquer avec moi depuis les profondeurs marines et qu'on ne savait pas parler, seulement gémir doucement, soupirer. Parfois, ces appels se multipliaient, résonnaient à toute heure du jour et de la nuit et jusque dans mes rêves, puis mon téléphone redevenait silencieux.

Quelques semaines plus tôt, j'avais été réveillée en plein milieu de la nuit par la sonnerie, en tâtonnant j'avais pris l'appel, rien, ou plutôt des glougloutements, j'avais lancé le téléphone à l'autre bout de la chambre à coucher, un geste que j'avais immédiatement regretté même si je ne m'étais pas donné la peine d'aller vérifier s'il était brisé. Encore assez proche du réconfort du sommeil pour espérer m'y glisser à nouveau sans difficultés, j'avais été tirée une fois pour toutes de mon lit par le claquement d'une portière de voiture, suivi d'un deuxième, puis du son d'un poing tambourinant sur une porte. J'étais sortie de ma chambre, trébuchant dans un

pantalon abandonné sur le seuil. Paul était accoudé à la fenêtre du salon, son visage éclairé par le bleu et rouge des gyrophares. « Les voisins ? » Pas besoin d'en dire plus, nous vivions dans un sale quartier.

Je m'étais installée à ses côtés, avais fait glisser la moustiquaire vers le haut pour m'étirer au-dessus du vide. C'était la seule façon d'apercevoir l'immeuble de l'autre côté de l'avenue Mabel, une pension pour jeunes mères célibataires dans le besoin, souvent des Autochtones mais pas exclusivement, et sur laquelle ne donnait aucune de nos fenêtres. Deux autopatrouilles étaient stationnées devant l'immeuble. Un des policiers était adossé négligemment contre sa voiture, grignotant par petites poignées des noix ou des fruits secs qu'il tirait de sa poche, ses mâchoires s'affairant juste un peu plus longtemps que nécessaire à réduire ces aliments en bouillie. « Le genre de personne qui mâche son yaourt et n'a jamais de brûlements d'estomac », avait commenté Paul. Il n'était pas étonnant de tomber nez à nez avec des policiers dans ce quartier, et encore moins à cette intersection, puisque l'enseigne aux néons du Confectionary, son téléphone public et le stand estival à hot-dogs attiraient comme des papillons de nuit les désœuvrés de tout le Moulin-à-Fleur et d'une bonne partie du Donovan – le Jem Mart et le Donovan Variety lui opposaient, à ce chapitre, une compétition sérieuse. Peuplé d'un mélange d'ouvriers, d'étudiants étrangers et de jeunes familles, le quartier accueillait sans distinction toutes sortes de

citadins, pour autant qu'ils soient pauvres. L'enfilade de maisons, petites et mal entretenues, s'interrompait çà et là pour faire place à des parcs que les enfants évitaient par peur des seringues, ou pour laisser pousser une de ces grosses collines de roche noire couronnées de maigres conifères qui font la renommée de Sudbury. À quelques mètres au nord de l'intersection de Mabel et de Melvin se trouvait la voie ferrée, celle qui va à Copper Cliff et que les habitants utilisent comme un sentier pédestre ou de motocross ; de l'autre côté, vers le sud, on débouchait sur la rue Kathleen, la rue des prostituées et des chauffards. Comme Sudbury avait toujours été en retard de dix ans sur tout le monde et en toutes choses, on pouvait déjà prévoir qu'un jour le quartier serait victime d'une vague d'embourgeoisement qu'annonçaient précocement les trois commerces végétaliens et le magasin de tables tournantes hors de prix. En attendant, les loyers abordables à quelques arrêts de bus du centre-ville assuraient la permanence d'une faune aussi vive qu'imprévisible.

Le policier aux noisettes avait fini par s'impatisser. Il était allé cogner à la porte ; c'est probablement son collègue qui avait répondu, impossible d'en attester puisqu'elle n'était pas visible de notre fenêtre. Encadrée des deux policiers, une jeune femme tenant d'une main une petite valise et de l'autre un enfant d'au plus trois ans s'était dirigée vers la première autopatrouille. Paul, qui avait l'œil pour les détails, avait déclaré n'avoir

jamais vu cette femme auparavant ; mais pour ce coup-là, je n'avais pas donné du crédit à ses conclusions, on ne savait, après tout, pas grand-chose de cette pension et de ses locataires.

Une autre femme, dans la cinquantaine celle-là, était apparue de l'autre côté de la rue. Elle était vêtue d'un pantalon mou et d'un manteau trop large, et promenait son chien, une petite chose blanche et broussailleuse. À la vue de ces deux représentants de l'ordre et de ceux qu'ils accompagnaient, elle avait ralenti le pas et demandé « Are you okay, girl? », et la jeune femme, en se baissant pour se poser dignement sur le siège arrière de l'autopatrouille, avait répondu « Yes, don't worry », mais ce n'était pas assez pour l'inquisitrice qui continuait de parler, de poser des questions que son interlocutrice ignorait superbement, détournant même la tête de son enfant, lequel cherchait à repérer l'origine des questions et des jappements – le chien s'était joint à la conversation. Un des policiers, pas celui aux noisettes mais l'autre, s'était énervé contre la femme au chien, lui disant de se mêler de ses affaires, la femme avait répliqué aussitôt, invectivant le policier, « Ce qui se passe sur ma rue c'est de mes affaires, vous allez pas nous faire disparaître du monde encore, je vous reconnais, vous, vous étiez là quand Tiago s'est fait poignarder, faites pas comme si vous me reconnaissiez pas, I've seen you, you were there », et la jeune femme dans la voiture demandait « Can we go now? » mais le policier

continuait de faire face à la femme au chien qui le haranguait. « Il est où Tiago, hein ? On l'a pas revu depuis, he's dead, isn't he ? Vous l'avez tué, il est mort ? » Le policier avait répondu « Madame, si vous êtes de la famille, vous pouvez vous adresser au poste ». La femme avait craché sur les chaussures du policier puis s'était éloignée en jurant, tirant son petit chien malpropre derrière elle, s'exclamant « Et ils en embarquent d'autres ! Ils vont tous nous embarquer, les chiens sales », puis elle avait bifurqué sur la voie ferrée et disparu derrière la ligne des arbres. La première voiture, celle dans laquelle était montée la jeune femme, avait démarré et s'était mise en route, suivie de la deuxième quelques instants plus tard.

Le lendemain des événements, j'étais descendue au dépanneur et j'avais interrogé Charles, qui habitait le même immeuble que nous. L'histoire de la jeune femme ne l'intéressait pas, « C'est triste mais ça arrive tout le temps, ça sert à rien de stresser avec ça, on n'y peut rien ». Or Charles connaissait Tiago, il l'avait surpris à quelques reprises en train de s'en mettre plein les poches dans le rayon Hygiène personnelle. « En même temps je peux pas le blâmer, il sentait le chien mouillé même par temps sec », avait précisé le commis, qui se rappelait avoir entendu l'histoire du coup de couteau, mais sa version différait. Tiago, malgré son nom, était un gars d'ici, il avait grandi à Elliot Lake et sa catholique de mère, d'ascendance polonaise, avait nommé son premier-né en l'honneur de Santiago, un nom moins

laid que Jacques même s'il désignait le même saint, dans l'espoir que son fils réalise ce qu'elle ne pourrait jamais faire, non seulement à cause de ses moyens financiers pour ainsi dire inexistantes mais également à cause de son pied bot, son rêve, donc, de marcher le chemin de Compostelle et d'écrire un livre pour immortaliser l'expérience. Malheureusement pour elle, le plus loin que Tiago était allé, c'était à Sturgeon Falls, et si on ne lui connaissait pas d'occupation officielle, il inspirait tout de même une certaine amitié aux résidents du quartier car il était sympathique, impulsif mais sympathique, presque une brebis égarée. Ainsi, quand la rumeur de son agression – par qui ? sur ce point, les commentateurs ne s'entendaient pas – et de sa disparition conséquente s'était répandue, la bonne foi des policiers avait tout de suite été mise en question. Selon Charles, qui tenait le récit d'un client irrégulier mais fidèle, Tiago avait essayé de voler une moto sous les yeux de sa propriétaire ; une altercation s'était ensuivie, et c'est lui-même, et non la motocycliste, qui avait asséné le premier coup de couteau ; mais, dans un sursaut de lucidité et ayant entrevu les conséquences de son geste, il s'était également poignardé, quoique superficiellement, afin de confondre les policiers et d'ouvrir la porte à la thèse de la légitime défense, qu'il avait clamée à grands cris. D'autres témoins prétendaient au contraire qu'un enfant était sorti du boisé derrière le garage de la motocycliste et avait blessé Tiago ; que les policiers, appelés à appréhender le voyou

pour sa tentative de vol, avaient ri de lui et, convaincus qu'il était soûl, l'avaient amené au poste pour dégriser. Charles avait cependant reconnu qu'il était vrai qu'on ne l'avait plus revu après l'incident, sans pour autant mettre la faute sur les policiers pour leur négligence criminelle. « La femme au petit chien blanc aime brasser de la marde », avait-il ajouté avant de se tourner vers le client suivant.

Gus et Mickey continuaient de s'agiter à l'écran, partageant un cornet de crème glacée sur une plage de Los Angeles. Mon esprit vagabondait entre leurs confidences naïves et les souvenirs de conversations qui, bien malgré moi, persistaient. Des mots, tant de mots, et rien pour m'occuper. Je me complaisais dans l'oisiveté depuis si longtemps que j'étais convaincue qu'il m'aurait fallu revêtir la peau de quelqu'un d'autre pour vivre à nouveau quelque trépidation.

Paul sortit de sa chambre, se dirigea vers la cuisine, me demanda si je savais, pour Tiago.

— Si je sais quoi ?

— Son corps a été repêché dans le Junction.

Paul devait avoir le don de lire dans les pensées ; sinon, comment aurait-il su que je songeais justement à Tiago ? Mais il ne put rien m'apprendre de plus sur le décès et ses causes. Il se servit un verre d'eau puis s'enferma à nouveau en grommelant quelque chose à propos de la vaisselle sale qui traînait dans l'évier.

Tous les journaux reprenaient le même entrefilet, les causes du décès n'étaient pas connues, on ne savait pas combien de temps le corps avait passé dans l'eau du ruisseau. Rien pour faire taire les mauvaises langues du quartier, Tiago n'ayant, à ma connaissance, pas de problème de drogue ni de santé mentale, ou du moins, pas de propension au suicide. Mais l'histoire m'ennuyait déjà.

Je reportai mon attention sur la série télé. Mickey s'allumait une cigarette; j'eus envie de faire de même. Je fouillai parmi le contenu de mon sac à dos désormais éparpillé sur la table basse et tombai sur l'agenda, celui que Lotta avait laissé sur le banc. Je savais que ce n'était pas le sien. Elle n'était pas du genre à posséder pareil accessoire – je doutais même qu'elle sache écrire. La pensée de Lotta chapardant un agenda recouvert de cuir, croyant avoir affaire à un portefeuille, et le faisant disparaître entre les plis de ses nombreux manteaux me ramena aux premiers jours de notre amitié, alors que j'apprenais encore à la connaître. Avec ses longues tresses blanches, Lotta pouvait avoir l'air angélique – si,

vraiment, on ne s'attardait qu'à ses tresses de scout et à l'indulgente confiance qu'inspirent en général les personnes âgées. Mais l'aînée était passée experte dans l'art de subtiliser, camoufler, intercepter, détourner, manipuler et corrompre, ou plus simplement de s'arroger un repas, quelques cigarettes, un service. L'agenda devait être une acquisition collatérale à un autre larcin, une valise ou un porte-document, par exemple, ou avoir été trouvé dans une poubelle et jugé, après examen, sans intérêt.

L'agenda datait de l'année précédente. La page d'identification avait été laissée vierge, à l'exception d'un mauvais croquis de cube. Je tournais les pages, de plus en plus intriguée par cette écriture qui me semblait familière. Les rendez-vous étaient peu nombreux, changements de pneus, appels à passer, joutes amicales de soccer l'été, de hockey l'hiver. Beaucoup de signes, d'inscriptions codées ; une lettre seule, un symbole ; puis, vers le mois d'octobre, plus rien. Oui, je reconnaissais cette calligraphie, toute en petites majuscules aux traits nerveux ; le stylo à l'encre noire avait, en s'enfonçant dans le papier, gravé les mots, et les pages étaient ponctuées de bosses et de creux que j'aurais pu lire du bout des doigts.

L'écriture d'une personne anxieuse. Créative. Secrète.

Une personne qui n'a pas d'emploi.

Qui évite la vérité. Ou, pour faire simple, qui ment.

César.

Ça ne pouvait être que lui.

Allons, Em, fais pas ta parano. Quelles chances y a-t-il pour que tu trouves *son* agenda, comme ça, par hasard ? Me raisonner ne servait à rien, j'étais persuadée d'avoir raison, feuilletais vigoureusement le carnet. À force d'être triturée, la couverture en cuir se décolla : sous le repli, dans le coin supérieur gauche, étaient inscrites les initiales *CL*, pour César Lascif.

Ce rat. Ce traître.

Mon ex.

Toute la colère découlant de notre rupture, ou plutôt l'absence de conclusion de notre relation, me revint d'un coup. Du jour au lendemain, disparu. Pas de message, rien. Neuf mois, déjà, que j'attendais un signe de sa part. J'avais été spectrifiée. Pas que notre relation était au beau fixe avant sa désertion. Nous avions eu quelques accrochages, certains virulents, mais nous ne mettions jamais longtemps à revenir l'un vers l'autre. Il faut dire que le jeu de cache-cache que nous jouions avec sa femme était excitant, bien plus que tout ce que les hommes de mon âge avaient à m'offrir dans cette ville. Passé trente ans, ils cherchaient tous une mère – pour leurs enfants ou pour eux-mêmes. Ça ne m'intéressait pas. Avec César, j'avais droit à la complicité, aux conversations jusque tard dans la nuit et au sexe. Je n'avais pas à me soucier des tracas d'ordre domestique : c'est sa femme qui se tapait tout le sale boulot.

Sa compagnie ne me manquait pas ; j'étais passée à autre chose. S'il m'arrivait de penser à lui, ce n'était

pas tant à cause de sa personnalité ou par nostalgie de notre lien, mais plutôt parce que sa présence m'avait distraite de ma solitude. Je n'avais rencontré personne depuis, je m'ennuyais, je passais mes soirées à me gaver de séries, ayant déjà épuisé plusieurs fois la banque des candidats de Tinder. La colère qui m'habitait me sauvait, en quelque sorte. Sur elle, j'avais une emprise. Quelques années plus tôt, j'avais été avec un homme qui m'avait poussée dans mes derniers retranchements – juste y penser, j'étais dégoûtée d'avoir été aussi faible. J'avais mis du temps à m'en remettre. Jusqu'à ce que je rencontre César. Les paramètres de notre relation me semblaient clairs, avantageux. Je m'étais crue en contrôle. Là-dessus, il m'avait bien eue.

Une fois le choc d'avoir découvert l'agenda de mon ancien amant passé, je compris qu'il était possible qu'il fût de retour en ville. Si tel était le cas, il y avait de bonnes chances que je le croise sur la rue, par hasard. J'appréhendais la confrontation, n'avais pourtant pas envie de me terroriser. Il faudrait bien qu'on règle nos comptes, un jour, mais pas aujourd'hui – juste à y penser, j'étais consumée par l'anxiété. Qu'il vienne, lui. Qu'il fasse l'effort. Moi, je ne partirais pas à sa recherche.

L'agenda alla s'écraser au fond de mon sac, suivi des bricoles qui traînaient toujours sur la table basse. J'avais besoin d'une cigarette et d'un remontant, peu importe ce qu'en pensaient mon dentiste et mon coloc. Je m'installai à la fenêtre avec un verre de vin blanc, faisant défiler

le fil de nouvelles de mon téléphone pour me changer les idées ; l'appareil se mit à sonner. Je sursautai, l'échappai par terre, me penchai pour le ramasser. Je m'attendais à voir un numéro masqué, comme d'habitude. L'écran affichait plutôt le nom de Yiannis. Je décrochai et, après les salutations d'usage, nous convînmes d'un rendez-vous au 84 Station.

Sur le chemin du bar, j'aperçus Carmen Osorio en train de se filmer devant le Grand Théâtre à côté d'un poteau recouvert d'autocollants exigeant la « transparence » – de qui, de quoi, là résidait le nœud de l'enquête, le genre de mystère qui titillait la journaliste de seconde zone. Carmen travaillait de soir ; le matin elle faisait caissière à l'épicerie pour financer son hobby journalistique. Sa façon de s'exprimer, comme si nous étions tous, nous, les citoyens de Sudbury, des simples d'esprit, me tapait sur les nerfs, mais elle était la seule journaliste à avoir un minimum d'éthique dans cette ville ; sa rigueur l'avait amenée à fonder son propre journal, une plateforme web accompagnée d'une édition papier hebdomadaire, perpétuellement au bord de la faillite – les entreprises ne voulant pas annoncer dans un journal qui enquêtait sur la corruption dont elles bénéficiaient. Elle et moi, on ne s'entendait pas très bien ; je pris soin de traverser la rue afin d'éviter qu'elle me repère et m'arrête à la hauteur du Shoppers, d'où j'observai la journaliste à l'œuvre.

Avec une technique infallible, elle prenait les passants en otage et leur arrachait des commentaires-chocs.

Héliotrope
4067, boulevard Saint-Laurent
Atelier 400
Montréal (Québec)
H2W 1Y7
www.editionsheliotrope.com
www.facebook.com/editionsheliotrope
www.instagram.com/editions_heliotrope

Achevé d'imprimer le 15 mars 2022
sur les presses de Marquis

Imprimé sur du Rolland Enviro,
contenant 100% de fibres postconsommation,
fabriqué avec un procédé sans chlore et à partir d'énergie biogaz.



L'INCENDIAIRE DE SUDBURY

Emmanuelle se terre à Sudbury depuis quelques années et joint les deux bouts grâce à des contrats de design web pour des clients plus ou moins réglos. Lorsqu'elle retrouve le vieil agenda de son ancien amant, qui a mystérieusement disparu de la carte il y a huit mois, elle se met en tête d'apprendre ce qui lui est arrivé. Sa femme, la redoutable docteur Herman, l'aurait-elle banni, voire éliminé en découvrant ses infidélités? Plusieurs autres hommes manquent à l'appel, surtout des paumés – des cobayes parfaits pour l'étude clinique de Herman. Emmanuelle mène l'enquête, jamais tout à fait sobre, prenant de plus en plus de risques...

Chloé LaDuchesse décrit un Sudbury semblable à une cour des miracles, où la corruption ronge tout, où la gentrification repousse les classes populaires dans les marges, où personne n'est sans reproche. Un roman grouillant de vie et d'humour, le premier hors Québec chez Hélotrope noir.

CHLOÉ LADUCHESSSE est née à Montréal et vit à Sudbury, dont elle a été la poète officielle. Son recueil *Exosquelette* (Mémoire d'encrier, 2021) a été finaliste du Prix du Gouverneur général. *L'incendiaire de Sudbury* est sa première incursion dans la fiction criminelle.

ISBN 978-2-89822-080-7

